



Académie des sciences d'outre-mer

La Chamane à l'éventail : récit de vie d'une mudang coréenne. Suivi de Le chamane et l'ethnologue / Alexandre Guillemoz
éd. Imago, 2010
cote : 57.253

Chercheur au CNRS, puis directeur d'études à l'EHESS, A. Guillemoz nous offre ici le fruit d'une expérience intéressante, dix-sept ans d'étude ethnologique à l'écoute d'une chamane coréenne qui inspira et donna vie à sa recherche. On est aux antipodes de ces constructions théoriques qui, privées de ce qui fait la substance même du chamanisme - la relation humaine, voient leur portée anthropologique d'autant limitée.

L'ouvrage doit être situé dans son contexte, la Corée du sud, de 1970 - date du premier terrain de l'auteur jusqu'à la disparition de la *mudang*¹ Puch'æ survenue en 1992. Au cours de cette période, le regard officiel porté sur le chamanisme subit une profonde mutation. Alors qu'au lendemain de la guerre (1950-1953) qui aboutit à la sécession du pays, le gouvernement le rangeait parmi les superstitions qu'un état moderne se devait de combattre, dès la fin des années 1970, s'amorça un revirement dans l'opinion qui ne fit que s'amplifier. Le mérite de cette prise de conscience qui devait revaloriser la condition des chamans revient aux excellentes publications que leur consacrèrent des chercheurs tant coréens qu'étrangers, tels que Youngsook Harvey-Kim (1979), Alexandre Guillemoz (1982), Cho Hung-youn (1983), Sò Chông-bòm (1985), Laurel Kendall (1988), etc. Naguère ravalés au rang de reliques folkloriques, *mudang* et *paksu*², allaient s'affirmer comme des acteurs sociaux et religieux reconnus, ayant culturellement leur place dans une Corée moderne. Pour mieux comprendre cette évolution, appréhender la personnalité du chaman, sa formation, ses opérations, son rôle, il suffit de parcourir les deux parties de ce livre attachant, écrit simplement, en profonde sympathie avec celle qui, au cœur d'une recherche ethnographique cognitive et participante, allait devenir par la grâce des Esprits et du temps, la *mère* de l'ethnologue.

Première partie. Récit de vie d'une mudang coréenne, (pp. 16-88).

« *Je suis née à Hungsòn, près de Pongsan, dans la province de Hwanghæ...* ». Ainsi commence une autobiographie qui répond au souci d'A. Guillemoz de « *donner la parole à une mudang ... afin de comprendre le processus de formation de sa vocation chamanique et le récit qu'elle construit de sa vie* ». Entreprise délicate, mais lot commun de tout ethnologue de terrain qui se double d'un traducteur, contraint qu'il est de naviguer constamment entre deux niveaux de langue ici « *le français parlé proche de l'oralité de l'original, et le français littéraire plus apte à traduire le coréen savant, tout imprégné de chinois classique* ». Cet écueil heureusement surmonté, nous vaut un texte qui allie truculence et érudition. Les données historique se décomposent au prisme de l'anecdotique, ici - tragiques aux pires moments de la guerre avec son cortège de faim, misère, morts, là - cocasses par le ton direct, voire trivial de la narratrice, pour recomposent le décor où s'accomplit un destin chamanique.

¹ *Mudang*, chamane en coréen.

² *Paksu*, équivalent masculin du précédent



Académie des sciences d'outre-mer

Des signes avant-coureurs...

On pourrait trouver l'indice d'une prédisposition mentale dans les jeux qu'organisait celle qui ne s'appelait pas encore *Puch'œ* quand elle avait dix ans : « *Nous connaissons plein de prières [ch'ugwòn] pour appeler ou renvoyer tels ou tels Esprits* » (p. 21), il s'agissait, en l'occurrence, de ces esprits errants *Kwisin* (cf. supra, "coréen savant") évoquant les *guï* de la religion populaire chinoise. Et d'ajouter : « *Si j'avais su que j'allais devenir mudang, je n'aurais pas oublié tout ce que je savais faire à ce moment là.* » Ailleurs, on la voit jouer à la chamane au cours d'un *kut*³ imaginaire, où lui vient ce chant prémonitoire : « *Quand j'aurai dix-sept ans, dix-huit ans, j'arrêterai le vent, la pluie, je monterai sur la lame nue du hachepaille*⁴... ». De fait, à treize ans, sa vocation ne fait plus de doute « *C'est là que ça m'est tombé dessus* » (p. 22) dit-elle pour révéler la *nærida*⁵ qui s'était produite en elle. Alors que son père souffre d'un mal qui semble incurable, en rêve un vieillard lui apparaît- c'est *Sillyòng*, l'Esprit de la montagne qui lui enjoint d'administrer au malade une décoction faite "d'un morceau de pin foudroyé avec des fruits de mûrier blanc". Après en avoir recueilli les ingrédients au péril de sa vie, elle fait ingurgiter la préparation à son père qui guérit. Réminiscence ? Elle confesse : « *Quand j'avais dix-sept ans, dix-huit ans, j'arrêtais le vent, la pluie* » pour conclure : « *Ce n'était rien d'autre que la force des mudang* ». A vingt ans, sa vocation se renforce tandis qu'il lui paraît que son cerveau commence « *de tourner bizarrement* » (p. 26). Ignorant tout de la médecine, elle n'en soigne pas moins les enfants. Survient alors un incident troublant quand un inconnu, surgi d'on ne sait où, exige qu'elle lui dise si elle a bien « *reçu l'autorisation d'être mudang* ». Refusant de répondre, la malheureuse est rouée de coups dont elle est la seule de l'assistance à voir les traces sur sa chair.

Voulant avoir un enfant, elle ne cesse de prier. Avant d'être exaucée (elle mettra au monde une fille), elle reçoit à trois reprises la visite des *Tongja* - les messagers de l'Esprit de la montagne, et finalement de ce dernier en personne. (p. 29-31). Des scènes insolites se succèdent au cours desquelles inconsciente, elle invoque des esprits, des divinités (p. 37). Elle guérit son mari sans savoir comment (p. 38). Son « *humeur devient étrange* » pleurant « *à chaudes larmes* » sans raison. C'est dans sa maison que « *la descente* (officielle ? cf. supra) *a lieu... Un coupon de soie blanche tombé du ciel* » suivi d'un éventail, des grelots. (p. 39). Or l'éventail se dit "Puch'œ" en coréen et il représente « *avec les sonnailles* (les grelots), *l'un des deux supports de la communication avec les Esprits* », ce surnom qui « *vient de sa vision initiatique* », acquiert une signification hautement symbolique. De ce jour, les clients affluent chez elle. La voila qui participe à des *kut* avec d'autres *mudang*, pratique des divinations, fait des offrandes aux Esprits.

Des relations ambivalentes avec les Esprits

A trente quatre ans, lasse d'attendre vainement un fils en dépit de ses prières, elle décide d'avoir : « *une bonne explication avec l'Esprit de la montagne* ». Vomissant sa rancœur, elle l'invective, « *espèce de salopard typhoïdique... pourquoi vous me bercez de mensonges*

³ *Kut*, cérémonie chamannique. On dirait *kamlénie* en Sibérie

⁴ Une pratique spectaculaire propre aux chamanes de Corée du nord

⁵ *Nærida*, "descendre", désigne la manière dont l'Esprit pénètre dans la personne qu'il a choisie



Académie des sciences d'outre-mer

? », le menace « *Bouffez donc les saloperies que je vous offre et crevez !* » (p. 49). Ce comportement irrévérencieux envers la "divinité" qui n'a rien d'exceptionnel dans les sociétés traditionnelles, finira par porter ses fruits, puisqu'elle mettra au monde le garçon tant désiré. Ses accès de colère ne s'en multiplient pas moins. Impuissante à les maîtriser, elle s'en explique : « *Quand on est possédée par l'Esprit,...on se déchaîne ; on a la force de dix-mille colosses* » (p. 51). Comme pour un couple ordinaire, la relation (œdipienne ?)⁶ Esprit - Chamane n'est pas à l'abri des conflits, « *c'est compliqué* » avoue-t-elle (p. 67). Si « *les amoureux ne peuvent vivre l'un sans l'autre, c'est pareil pour la mudang et l'Esprit* ». N'appartenant pas à une famille de chamans, totalement illettrée, Puch'œ a été initiée toute seule⁷. A ses yeux (pp. 85-87), seule qui devient chamane en recevant l'âme morte d'une *mudang* est une vraie *mudang*, il n'y en a plus de telle, de nos jours. Toutes apprennent auprès de quelqu'un et se contentent de répéter ce qu'elles ont entendu. Et de clamer : « *Moi je n'ai jamais appris à faire les kut* » (p. 63). Elle n'en mènera pas moins les centaines de rituels qui varieront avec la nature des Esprits (innombrables) sollicités, le but recherché, etc. (pp. 63-64). Elle a des jours attirés pour officier, mais si l'on ne peut pas assister au *kut* - certains de ses clients vivent en Europe, en Amérique, on peut lui téléphoner, il sera tout aussi valable. **Il est connu que les pratiques les plus anciennes s'accommodent de bien des commodités la technologie moderne.** Ainsi les Sâmes qui peuvent arrêter les hémorragies par téléphone. Ce qu'elle dit à propos de la maladie nous livre les ressorts psychologiques de son art. « *L'Esprit n'est pas toujours tout-puissant [si] le malade ne peut guérir, il se désole et les paroles ne viennent plus* ». Quand le cas est grave « *on dit de ne pas s'inquiéter, de faire confiance [aux médicaments], que la guérison viendra. L'Esprit n'est là que pour donner de la force.* » Et elle conclut : « *Aucun Esprit ne fait le mal* ». Seraient-ils donc toujours bénéfiques ? L'étude des autres traditions nous incite à en douter. Autre aspect original, le tambour n'est ici ni inducteur, ni support rythmique de la "transe", mais révélateur, à la manière d'un gong qui avertit les Esprits qu'un acte injuste a été commis (p. 83). Déjà âgée, elle termine son autobiographie par ces vœux : « *Même morte, je voudrais continuer à servir les Esprits... Je suis l'enfant de l'Esprit. Je ne peux pas faire ce que je veux.* »

Deuxième partie. La chamane et l'ethnologue (p. 97-192)

Bien que plus ethnologique et d'un grand intérêt pour le spécialiste, cette seconde partie est sans équivoque moins attrayante que la première, cela tient au mode subjectif, à cette impression unique de partager une tranche de vie avec la chamane qui se fait authentique conteuse en mêlant les genres, dans un contrepoint anecdotique de situations souvent dramatiques mais dont la mesure accroît d'autant la tension émotionnelle.

Pourtant, quatre situations concrètes sont successivement évoquées :

Tout d'abord **le kut pour la clientèle** qui nous donne un aperçu méthodologique très vivant et nous narre par le détail le cheminement de l'auteur avec une franchise qui justifie la confiance du lecteur. Comment ne pas apprécier cet aveu qui, ailleurs, pourrait être pris en mauvaise part : « *...j'ai eu la chance de vivre entre 1975 et 1992... une aventure...* » Que la

⁶ L'Esprit étant tour à tour ressenti comme un père et un amant

⁷ Cf., 2e partie : distinction entre chamane héréditaire et chamane charismatique



Académie des sciences d'outre-mer

Science demeure une extraordinaire aventure, nul ne le conteste, mais oser écrire qu'un travail scientifique ait été "vécu" comme tel témoigne d'une probité qui atteint son but. Qu'il se soit senti plus proche de l'*ethnos* que de l'*anthropos* au début de son enquête, ne peut que rassurer, on pourrait dire qu'il est impensable d'être pas tout simplement *humain* avant de se vouloir humaniste, la progression apparaît sagement platonicienne. L'ethnologue s'immerge dans ce monde autre dont il a tout à apprendre, sans se départir de son libre jugement. La démarche va s'organiser au gré des circonstances, jusqu'à ce 17 février 1976 où il va assister au *kut* trimestriel de Puch'æ. Or, il vit en Corée déjà depuis sept ans, il en connaît la langue, en perçoit les aspirations contradictoires entre tenants du progrès et partisans de la tradition. On relève la distinction entre chamanes *héréditaires*, plus cultivées car formées au sein de la famille et plutôt tournées vers la représentation, et chamanes *charismatiques* choisies par l'Esprit et initiées dans la solitude, considérées comme plus authentiques, mais on sait que dans ce domaine, toute systématisation s'avère relative. ***Le kut pour mon père*** relate le culte rendu au père de l'auteur. Pour indéniable qu'il soit, son intérêt n'en reste pas moins relatif. On retiendra de la relation ambiguë entre la chamane et l'ethnologue qu'elle semble avoir reposé sur un malentendu commode : refusant l'un et l'autre le rapport maître-disciple, lui ne voyait en elle avant tout une informatrice, et elle le considérait comme son fils. ***Le kut à Montrouge*** et ***le yòtam kut*** mériteraient à eux seuls une étude particulière, tant ils sont riches d'enseignement. D'ailleurs, à peine fermé, cet excellent livre appelle à une relecture...

Christian Malet